

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un homme diminué

Réjean Beaudoin

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1993). Compte rendu de [Un homme diminué]. *Liberté*, 35(4-5), 265–269.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

UN HOMME DIMINUÉ

*En 67 tout était beau
C'était l'année de l'amour
C'était l'année de l'Expo*

Beau Dommage

Le deuxième roman de Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*¹, ne décevra pas les lecteurs qui ont aimé le premier, *L'hiver de Mira Christophe*². Ils y retrouveront l'atmosphère des lourds conflits intérieurs qui couvent sous la lumière froide des grandes villes. L'action se passe encore sur deux théâtres écartés : cette fois le drame amoureux se situe du côté de la paternité, un père et sa fille étant séparés par un océan. Montréal et le midi de la France sont ainsi rapprochés par la coupure interminable d'un détour douloureux. Le début de l'histoire remonte au temps quasi fabuleux d'Expo 67, au pavillon de la France, et s'étire dans la durée indécise qu'on pourrait appeler le temps d'après le désastre, pour reprendre une autre expression tirée de *L'hiver de Mira Christophe*. C'est un peu la chronique d'une époque, en filigrane très effacé, mais c'est surtout l'histoire d'une aventure très touchante et très actuelle.

1. Montréal, Boréal, 1992.

2. Montréal, Boréal, 1986.

La vie de Jérôme est un lent calvaire sous le ciel assombri d'une implacable fatalité : repli sur soi, solitude obstinée, volonté rentrée de s'effacer sans violence déclarée, malaise d'exister, état qui s'entête à durer avec l'impression vague que tout cela concerne personnellement l'intéressé et ne l'affecte pas par voie de malentendu. C'est dans l'histoire et la nature du pays, c'est dans le sang de ses pères et dans ses jeux d'enfant pas du tout innocents, c'est dans ses gènes que tout a commencé : « fils d'ancêtres amoureux du néant³ ». Comprimé, secret, raisonneur, enragé, possédé d'on ne sait quelle fureur de renoncer et de se taire, tel est notre homme. Cette « diminution » (le mot revient plusieurs fois sous la plume du narrateur) n'est pas seulement suspendue entre deux espaces, mais aussi entre plusieurs temps. J'ai pensé au Cabochon d'André Major, arrivé au terme d'une mutation postmoderne à la suite de ses tribulations familiales et de ses études interrompues. Jérôme est un solitaire qui approche de la cinquantaine. Il a traversé la famille, le collègue, le couple et la carrière. Mais il n'a pas traversé la paternité.

Un beau personnage. On le devine entre les lignes, on l'aperçoit, on le sent parfaitement exister et on ne peut plus l'oublier. On le voit passer dans la rue. Son silence est si dense et son malheur si discret que deux cents pages d'un récit bien conduit les entament à peine. Photographe qui tient boutique dans le Chemin de la Côte-des-Neiges, au beau milieu du grand tumulte montréalais, Jérôme est en proie à une souffrance exemplairement moderne. La conciergerie, le quartier, le monde même respirent la rumeur anonyme d'une sourde agitation où quiconque peut oublier sa propre immobilité, mais cet homme d'âge mûr semble bien incapable de renoncer au sentiment tenace de sa stagnation.

3. Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*, Montréal, Boréal, 1992, p. 75.

Jérôme est sans autre qualité que l'attention pesante qu'il porte à sa trop grande lassitude et sa douleur lui revient comme un lointain écho des tourments du père Brébeuf, quand elle ne retentit pas avec les cris perçants d'un oiseau tropical, bête absurdement proche qui fait entendre une détresse insupportable depuis l'appartement d'en haut : un étudiant en mal de thèse y vit un amour exclusif avec un cacatoès blanc. Le photographe a un passé, une mémoire : des caisses rangées au fond d'un placard. Elles contiennent des centaines de photos de sa fille, Léa, croquée de sa naissance à l'âge de deux ans, lorsque la mère, Arlette, s'est éclipsée avec la petite et n'a plus donné de nouvelles. Jérôme ne connaît qu'un calendrier, une sorte de manie plutôt, qui consiste à aligner des cli-chés quotidiens dans la chambre vide de sa fille en allée.

Dans *L'écologie du réel*, Pierre Nepveu, l'essayiste, se demandait : « Comment, dans une société moderne, la fable et la légende peuvent-elles fonder l'histoire ? Comment l'archaïsme peut-il ouvrir la porte à la modernité⁴ ? » En lisant *Des mondes peu habités*, ne dirait-on pas que le romancier Pierre Nepveu a confié une interrogation semblable à l'obscur existence de ses personnages ? Comme ces multiples voix sans visage dont Jeanne Beau-grand se fait l'oreille attentive, bénévole de l'écoute téléphonique tendue comme un dernier filet de sécurité dans la nuit sans appel de la solitude urbaine. Mondes étrangement familiers que ces innombrables vies dévastées, toutes plus ou moins gâchées : l'étudiant au cacatoès finira pas se suicider dans sa salle de bain, après avoir terminé ses « sinistres travaux sur les fous de Dieu perdus en Huronie⁵ », tandis que le dénommé Jérôme asso-

4. Pierre Nepveu, *L'écologie du réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 1988, p. 99.

5. Pierre Nepveu, *Des mondes peu habités*, Montréal, Boréal, 1992, p. 138.

cie d'emblée ses propres mésaventures à l'enseignement d'une race « d'éclopés de l'âme, ou mieux encore : de pervers mis au placard de l'oubli⁶ ». Une oppressante conspiration de fantômes trop catholiques (pour être universels⁷) plane sur ces hommes. On se dit tout de suite qu'il n'est pas question qu'ils s'en remettent et on se prend à lire avec l'appétit du coup de grâce, dans l'attente de l'apothéose d'une petite enfance écorchée à la gloire des saints martyrs canadiens. Et l'apothéose n'aura pas lieu, alors que tout arrive pourtant. Ou plutôt, tout est déjà arrivé, mais en pure perte. Il n'y a pas de salut pour ceux qui ne savent que frôler la mort sans avoir jamais appris à mourir. Voyons de quel bois se chauffe cette marmite de vapeur, où la légende bout avec la modernité.

J'ai l'air de le prendre d'un peu haut, cet éternel rescapé des turbulences affectives, mais je ne veux pas du tout donner l'impression de me moquer. La gravité du sujet ne laisse aucune place à l'humour. Il impose aisément le respect et il mérite beaucoup plus qu'une honnête sympathie, le héros *Des mondes peu habités*. On ne fait pas plus atroce que ces incidents de parcours, après lesquels on se réveille un beau matin comme une chaussette oubliée entre les draps, dans une chambre tout à coup déserte. Certes, Jérôme n'entend pas plaider l'innocence. Mais il ne croit pas non plus avoir mérité son sort. Voilà vingt-deux ans qu'il ravale sa peine. Et maintenant, tout effondré dans la rancœur blême qui a digéré jusqu'à son objet, c'est aujourd'hui qu'il reçoit par la poste une lettre signée de la main de Léa. Sa fille, un bébé de deux ans dans ses souvenirs figés sur pellicule photographique, devient alors une jeune femme de

6. *Ibid.*, p. 11.

7. À ce degré de ferveur et de morbidité, le catholicisme ne peut être que québécois.

vingt-quatre ans, par la magie de quelques mots tracés sur papier lettre. Comment lui refaire une place dans un monde si peu habité ? La loi du genre me dispense de dévoiler la fin des retrouvailles, qui n'est cependant pas tout à fait malheureuse. Mais il n'y a pas vraiment de quoi rire aux larmes.

Le retour annoncé de Léa, son désir légitime de faire la connaissance du grand disparu qu'on lui a donné pour père, la violente secousse qui ébranle l'univers de Jérôme dans l'attente d'un tel événement, les échanges épistolaires et téléphoniques qui préparent le terrain de la rencontre, enfin la cohabitation malaisée des deux inconnus qui tâchent de réapprendre le mystère de leur parenté, tout cela donne lieu à une narration admirable de finesse, de doigté, de composition. Une langue souple et qui rend toutes les nuances de la situation à la fois très riche et tristement typique des scènes monoparentales, une langue qui vibre à chaque mot, au rythme des êtres qui cherchent maladroitement à retrouver l'équilibre d'un sol qui bouge à chaque instant, comme à l'épicentre d'un séisme. Le père s'enlise dans le silence par excès de délicatesse, force de l'habitude, déformation professionnelle ou déficit ontologique. Dans des pages qui sont parmi les plus belles du livre, la fille traduit admirablement les ombres tacites de cette immobilité en noir et blanc. Léa se propose de devenir écrivain et l'arrêt photographique du secret paternel rencontre le mouvement nerveux de sa vocation de dire. Sous sa plume, l'inertie pathologique de Jérôme se transforme en personnage d'aventurier. Et une vérité se fait jour sous l'attendrissement d'un si beau mensonge. Mais la fille ne se trompe pas, pas plus que le père ne se dérobe sous le masque figé de sa trop longue patience.

Il faut absolument lire ce texte d'une sidérante cruauté.